



HAL
open science

Un dialogue délirant entre père et fils. Fantômes pédophiles et meurtriers chez le Dr Schreber

Florian Houssier, Simruy Ikiz

► To cite this version:

Florian Houssier, Simruy Ikiz. Un dialogue délirant entre père et fils. Fantômes pédophiles et meurtriers chez le Dr Schreber. Cliopsy, 2022, 27 (1), pp.15-33. <10.3917/cliop.027.0015>. <hal-04134181>

HAL Id: hal-04134181

<https://hal.science/hal-04134181v1>

Submitted on 21 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Un dialogue délirant entre père et fils Fantômes pédophiles et meurtriers chez le Dr Schreber

Florian Housser et Simruy Ikiz

Daniel Paul Schreber est un des cas les plus connus de la littérature psychanalytique. Les mémoires d'un névropathe (Schreber, 1903) – l'autobiographie qui expose son univers délirant – constitue une pièce maîtresse témoignant des souffrances et de la dissociation psychotique. Aujourd'hui, d'autres éléments complètent ses mémoires, comme les rapports concernant ses séjours asilaires ou encore ses correspondances (Baumeyer, 1956). L'analyse la plus connue, celle de Freud (1911), a été interrogée il y a plusieurs décennies (Niederland, 1959a), notamment pour pointer l'absence d'évocation de la personnalité troublée du père, Daniel Gottlieb Moritz Schreber (1808-1861), un médecin et conférencier très connu pour ses méthodes éducatives pour le moins strictes envers les enfants. Celles-ci s'inscrivent dans une époque de développement progressif de la connaissance de la vie psychique de l'enfant, mais également comme une illustration de la « pédagogie noire » (Rutschky, 1977) qui a sévi au dix-neuvième siècle dans les pays germaniques. La discrétion de Freud sur le rôle du père, le Dr Schreber, tient probablement au fait que plusieurs membres de la famille Schreber – ainsi que des personnages importants faisant partie de son entourage – « étaient encore en vie au moment » où cette analyse de cas fut publiée (Niederland, 1959a, p.154).

Comme l'ensemble de ces cas rassemblés en français dans l'ouvrage où figure le cas Schreber, cette situation clinique est devenue l'équivalent d'un mythe psychanalytique ouvrant sur une pluralité d'interprétations sans cesse renouvelées. Considéré par Freud comme un cas paradigmatique de paranoïa, ce diagnostic est désormais discuté, quoique la psychose de Schreber reste peu remise en cause ; certains infèrent une psychose hystérique (Poupart, 2014), d'autres y voient une situation initiant un désir transgenre dans le sens d'une identification féminine sous-tendant un désir de devenir une femme, la femme de son père (Lesourd, 2008).

Pour notre part, nous envisageons une schizophrénie composée de fantasmes de persécution, à partir d'un délire paranoïde mystique. Si, dans l'après-coup de sa publication, Freud prit conscience qu'il avait négligé de prendre davantage en considération la place de l'agression et de la destruction non érotiques, nous proposons un décalage ; le sexuel est bien omniprésent dans le propos du père, à condition d'envisager l'hypothèse d'un fantasme pédophile contrant probablement l'éclatement d'une psychose paranoïaque. En interrogeant le discours du père à travers la compréhension de ses méthodes éducatives, nous trouvons des éléments plus franchement paranoïaques : l'idéologie éducative folle érigée en principes absolus pour l'enfant relève d'une systématisation d'un propos aussi organisé que rigide. La théorie éducative du père, rationalisée « scientifiquement » pour trouver un contenant à sa propre activité délirante, fut un espace de projection de ses fantasmes et désirs. Le père s'occupait seul de l'éducation de ses enfants, la mère étant trop absente pour ne pas penser à un remplacement : le fantasme de mère omnipotente est incarné ici par un père tout-puissant. La relation d'objet entre père et fils est marquée au fer rouge par la confusion sujet-objet via une identification narcissique, aussi adhésive que mutuelle,

suggérant une transmission traumatique entre père et fils dont nous tirons certains fils, à la façon d'un dialogue psychopathologique par transmission des introjects paternels.

Dans cet article, plutôt qu'un retour au texte de Freud, nous développons trois axes principaux d'analyse tirés du matériel éducatif et relationnel entre le père et le fils Schreber : à la suite d'un rappel des principaux éléments cliniques, nous revenons sur la conflictualité entre le corps « réel » et le corps fantasmé, sur l'emprise pédophile sous-tendue par le désir infanticide du père, avant de conclure sur un des éléments les moins analysés du corpus de ce cas, l'adolescence en impasse de Schreber, associée à une entrave du travail du féminin.

Textes et contexte

Nous allons dans un premier temps, à partir des travaux approfondis de F. Baumeyer et W.G. Niederland, reconstituer le parcours de vie de Daniel Schreber. Le lecteur peut retrouver ces travaux et encore d'autre article clé dans l'ouvrage collectif « Le cas Schreber » (Prado de Oliveira, 1979). Le président Daniel Schreber est le deuxième fils d'un médecin reconnu, le Dr Schreber. Il fait partie d'une fratrie de cinq enfants dont un frère et trois sœurs. Les éléments biographiques concernant la mère restent assez flous dans les divers écrits consacrés à ce cas ; celle-ci est cependant décrite par Anna, la sœur aînée de Daniel, comme complice du Dr Schreber dans la mise en œuvre de ses méthodes d'éducation autoritaires. La plus jeune des sœurs, Klara, décrit son frère comme une nature agitée et nerveuse depuis l'enfance (Niederland, 1959b).

Daniel, de père en fils

Le Président Schreber se marie en 1878, à trente-six ans, avec une femme de quinze ans sa cadette issue d'une famille modeste. La grande différence sociale entre eux deux le met en difficulté. À ce moment de sa vie, ses doutes à propos de son mariage se manifestent déjà sous forme de symptômes hypocondriaques ; de plus, le couple n'aura jamais d'enfants. La vie sexuelle du couple semble pour le moins réduite si on en croit les mémoires de Schreber évoquant une abstinence de sa part.

Il est nommé Président de chambre de la cour d'appel de Dresde à cinquante et un ans. Ce poste prestigieux l'amène à diriger des personnes plus âgées que lui et constitue une source d'intense pression intérieure. Au cours de sa vie professionnelle, Schreber vit plusieurs épisodes de « surmenage » et souffre d'insomnie. Neuf ans avant l'éclosion de son délire, suite à un échec professionnel, il est hospitalisé pour la première fois dans le service du Pr Fleischsig pendant six mois à la clinique de Leipzig du 8 décembre 1884 au 1er juin 1885. Il s'agit d'un épisode dépressif et hypocondriaque accompagné de deux tentatives de suicide. Le second épisode survient un mois après la prise de fonction de Schreber en tant que Président de la cour d'appel, du 21 novembre 1893 au 14 juin 1894, cette promotion semblant jouer un rôle d'événement déclenchant. Durant ce deuxième épisode de la maladie, il est à nouveau hospitalisé dans le service du Pr Fleischsig suite à une nouvelle tentative de suicide ; cette fois, la prescription de somnifères ne suffit plus pour une sortie relativement rapide et un retour au quotidien. Le délire émerge plus directement trois mois après son hospitalisation, au moment où sa femme va rendre visite à son propre père. L'état du Président Schreber s'aggravera de nombreuses fois suite à des absences ou des décès de ses proches.

L'éclosion de son délire est contemporaine de certains événements familiaux. Son frère, Daniel Gustav Schreber, se suicide peu de temps après sa nomination à un poste de juge du tribunal de Bautzen. Son père meurt à l'âge de cinquante et un ans dans un hôpital à

Leipzig, souffrant d'une étrange maladie de la tête pendant plusieurs années, suite à une chute d'une échelle sur la tête. Cette « maladie de la tête » (Niederland, 1959a) n'est jamais diagnostiquée, même si l'avis de ses proches laisse penser à une maladie mentale entraînant un changement de caractère suite à cet accident. Le Président Schreber a également cinquante et un ans lorsqu'il est hospitalisé la seconde fois ; dans le fil de certaines idées hypocondriaques, comme celle concernant le ramollissement de son cerveau, il justifie son désir de se tuer par le fait de se sentir déjà mort. L'identification narcissique au père et au frère marquent donc sa décompensation psychotique, ce qui s'entend également dans le fait que tous les trois partagent le même prénom, Daniel (Niederland, 1959a), suggérant l'existence d'une confusion père-fils.

Schreber exprime des idées dépressives, se trouve incurable et il est sujet à des hallucinations visuelles, auditives et olfactives. Il tente régulièrement de se tuer, par pendaison ou par noyade dans la baignoire, exigeant également qu'on lui prescrive du cyanure. Il imagine que son pénis a été tordu et il déclare être une femme. Ses tentatives de suicide s'articulent avec des moments où il se vit comme mort ou ayant des organes détruits ou ramollis, évoquant l'existence d'un syndrome de Cotard.

Les hallucinations auditives et visuelles très vives et envahissantes le contraignent à rester assis pendant des heures sur sa chaise, complètement inaccessible (Baumeyer, 1956). Cet état délirant alterne avec des moments de lucidité au cours desquels il se révèle plus sociable, notamment avec son entourage.

Les nerfs de Dieu

Le contenu des hallucinations change fréquemment, mais le thème central reste le délire mystique. Ce délire se construit à partir d'une sensation étrange qui émerge lors du moment transitoire entre le sommeil et le réveil : « Il serait vraiment beau d'être une femme qui subirait l'accouplement » écrit-il ainsi (Schreber, 1903/1975, p. 64). Dans son univers délirant, les âmes peuvent communiquer par des connexions nerveuses. Ces âmes « reliées » mobilisent le fantasme selon lequel l'humanité est en train de disparaître, les hommes se faisant remplacer par des personnes humaines bâclées et miraculées. Les âmes des morts se regroupent dans le ciel afin de s'unir, une fois purifiées, avec Dieu et devenir les nerfs de Dieu. Ceux-ci sont des rayons lumineux qui viennent du ciel et constituent des éléments célestes (étoile, planète, soleil). Le soleil est principalement identifié à Dieu qui communique avec Schreber par un raccordement nerveux. Ce qui, d'après le patient, rend jaloux le Dr Flechsig qui, pour sa revanche, tente d'accéder à un grand nombre de raccordements pour obstruer le lien entre Schreber et Dieu. Toutefois, le lien entre Schreber et Dieu nuit à l'ordre du monde et risque de signer la fin de l'humanité, la disparition même de Dieu. La seule solution est donc d'engendrer à nouveau l'humanité en laissant les âmes entrer en lui. Devenir Dieu nécessite sa transformation en femme. Lors de la visite de son médecin, Schreber montre son torse en affirmant qu'il a désormais des seins presque féminins. Pendant tout ce processus, le Dr Flechsig reste un rival redoutable qui tente d'empêcher Schreber d'atteindre son but. Son délire contient également une abondance de reproches à l'encontre du Dr Flechsig et de Dieu qui le soumettent à un lien forcé. En 1902, à sa propre demande, Schreber quitte l'asile et va vivre avec sa mère. Il s'occupe des tâches administratives de la maison, s'inscrit dans un club d'échec et cherche du travail sans succès. Après le décès de sa mère, en 1907, les troubles du sommeil font retour, état qui s'aggrave suite à la maladie de sa femme. Il est à nouveau envahi par des hallucinations et croit se décomposer

progressivement. Il est interné dans une clinique de Leipzig où il reste jusqu'à sa mort, le 14 avril 1911 (White, 1961).

Un miracle divin et cruel

La place du corps dans le délire du Président Schreber est primordiale. Dès son début, le corps et ses sensations occupent une place centrale dans la construction délirante. Le premier élément délirant est la sensation d'être une femme en train de subir un accouplement. Par la suite, les connexions nerveuses, les rayons lumineux qui traversent le corps ou encore sa transition vers un corps féminin témoignent la place cruciale du corps comme support de figuration dans son délire. Nous savons également qu'avant même que la décompensation franche lors de la seconde hospitalisation ait lieu, Schreber est tourmenté par des idées hypocondriaques depuis longtemps.

Ces sensations suggèrent un registre carenciel dans les relations d'objet primaires ; cette sensorialité éclatée laisse penser qu'elle n'a pas été transformée et contenue par la rêverie maternelle. Ce point est complété par les publications de son père qui racontent en creux ce que son fils a vécu : l'éducation stricte prônée comme la meilleure méthode possible pour élever un enfant est un manifeste de la terreur par le prisme d'une domination rigide centrée sur la tenue du corps de l'enfant. En comparant les textes du Dr Schreber avec le délire de son fils, il est parfois difficile de savoir où s'arrête « la mythologie médicale du père » et où commence « la mythologie délirante du fils » (Niederland, 1959b, p. 396)

Le Dr Schreber est un médecin spécialisé en orthopédie, enseignant, nutritionniste et athlète (Politzer, 1862). Ses nombreuses publications sur l'éducation des enfants sont censées avoir une influence salvatrice sur la jeunesse. Il prône une méthode éducative fondée sur la pression et la coercition lors des premières années de la vie. Cette méthode est composée d'entraînements physiques vigoureux, de l'utilisation d'appareils – qu'il a lui-même construits – afin de maintenir l'enfant dans une posture droite à tout moment (assis, couché et en marche), le tout étant accompagné de restrictions et de punitions corporelles. Tout moment de relâchement est associé à une mollesse décadente : les enfants doivent avoir une posture tendue et « érectée » (Niederland, 1959a, p. 155). L'enfant est d'emblée investi comme un équivalent phallique narcissique, la mollesse n'étant pas sans rappeler les troubles sexuels de son fils ; la rectitude évoque un monde propre et ordonné, où rien ne doit dépasser, et surtout pas la subjectivité et la créativité libre de l'enfant. Comment ne pas associer également la volonté de droiture du père avec le choix de métier du fils dans le droit ? Toujours est-il que la moindre infraction de l'enfant doit être punie par des châtiments corporels, et cela, dès le plus jeune âge. Cette pente punitive, fréquente alors, est complétée par une forme d'emprise cruelle : l'enfant est contraint d'accueillir sa punition dans la plus grande docilité. Le corps focalise donc l'attention du Dr Schreber, sur fond d'invasion de l'espace corporel et de l'intimité psychique. Ce système éducatif systématisé et dogmatique ne semble pas contesté par une mère décrite comme trop indifférente (Baumeyer, 1956), ne réagissant pas aux lavements, bains froids et autres procédés imposés à ses enfants dès le plus jeune âge, au risque d'une séduction narcissique traumatique.

Ce fonctionnement familial a un certain effet sur les constructions délirantes du Président Schreber. Si on considère, comme Freud (1911) le fit, la dimension homosexuelle du délire, nous pouvons relever à ce sujet le fait que le père est déifié et investi symboliquement comme pénétrant le corps de son fils par des rayons lumineux.

Le fantasme d'une transformation en femme s'articule avec une soumission torturée, liée à « toutes sortes d'horribles manipulations sur son corps » (Niederland, 1959b, p. 390) Plusieurs sensations corporelles délirantes sont nommées des « miracles divins » (Schreber, 1903/1975, p. 29) et concernent les régions du coccyx, de la poitrine, de l'abdomen ou la tête. Ces miracles font très explicitement référence à des appareils orthopédiques créés par son père afin de contrôler la posture de ses enfants. L'appareil de ceinture avec des sangles corporelles qui impose à l'enfant la position assise se transforme dans le délire du fils en miracle du coccyx. Schreber écrit ainsi dans ses mémoires : « Son but était de rendre impossible la position assise ou même couchée. Il ne m'était pas permis de rester longtemps dans une même position ou à la même occupation ; quand je marchais, on essayait de me faire coucher, pour me chasser promptement de ma position allongée quand j'étais couché » (Id, p. 191). L'appareil qui consistait en un système de barre de fer fixé à la poitrine de l'enfant ou bien le casque conçu pour empêcher toutes inclinaisons de tête vers l'avant ou sur le côté constituaient l'origine de compression de la poitrine ou de la tête. Le lecteur peut aller voir les figures reproduites par Niederland (1959b).

Ces appareils étaient prescrits aux enfants de deux à sept ans, car, selon le Dr Schreber, modeler le corps des enfants se révélerait bien plus difficile au-delà de cet âge. En plus de ces procédés prescrits au quotidien pendant plusieurs heures, la fratrie Schreber fréquente régulièrement les enfants souffrant d'infirmité ou de mutilations corporelles venant en consultation chez leur père. Ces patients rejoignent les enfants Schreber pour participer à leurs jeux, appelant cette remarque d'Hartmann et Kris (1945) selon laquelle le climat familial était imprégné de positions castratrices. Cette proposition est pourtant lacunaire au regard de la violence desubjectivante impliquée dans le système de pensée du père, incluant des vécus d'annihilation et de passivation chez l'enfant. Les sensations violentes et douloureuses n'ont pas pu être intégrées comme des expériences faisant sens ; elles seront ultérieurement projetées au sein de son délire comme le suggère ces paroles de révolte de Schreber lorsqu'il dit au Pr Fleschig: « Vous, comme tant de médecins [père], n'avez pas pu résister complètement à la tentation d'utiliser un patient comme objet d'expérimentation » (Niederland, 1959a, p. 167)

Emprise pédophile et désir infanticide

Dans le dossier médical reconstitué par Franz Baumeyer (1956), plusieurs éléments psychiatriques descriptifs constituent des traces précieuses de la psychopathologie familiale. Ces données nouvelles ont permis aux psychanalystes anglophones de formuler dans les années 1950 de nouvelles hypothèses sur l'influence du père sur le délire de Daniel Paul Schreber, comme l'illustrent les travaux de Niederland (1959a et b). Soumettre l'enfant pour le dé-personnaliser

Le désir du père de devenir « maître de l'enfant pour toujours » (Niederland, 1959b, p. 387) suggère un travail de séparation parent-enfant impossible, d'autant que les recommandations pédagogiques commencent dès le début de la vie de l'enfant, notamment par une prescription de lavage du nourrisson à l'eau froide pour l'endurcir dès ses premiers jours. Un bébé qui pleure peut se voir administrer des réprimandes corporelles douces et répétées, jusqu'à ce qu'il cesse de pleurer ; pour le faire renoncer à ses pleurs, il est également conseillé de l'asseoir sur les genoux de sa nourrice pendant qu'elle mange et boit ce qu'elle veut, les besoins oraux du bébé ne devant jamais être satisfaits. La cruauté de tels exemples est une évidence, à la hauteur du sentiment de persécution très probablement ressenti par le père. Le langage pulsionnel traverse le

traitement « thermique » de l'enfant, les symboles thermiques d'excès de chaleur étant présents dans certaines problématiques pédophiles (Houssier et al., 2011) : il est question de refroidir l'ardeur de l'enfant par le froid, élément qui ressortira dans le délire du fils. L'enfant doit être le reflet de l'image idéalisée du père, ce fantasme mégalomane d'objet relevant d'une identification narcissique adhésive.

Le propos du père est régulièrement infiltré par des contenus d'emprise perverse, l'ordre et la propreté devant être la loi suprême ; le système punitif implique que l'enfant désobéissant doit tendre la main vers celui qui punit, garantissant ainsi une absence de rancune et d'amertume. Ce fantasme de garantie nie la profondeur de la vie psychique et émotionnelle de l'enfant, ce dernier devant également écrire sur un tableau noir l'ensemble de ses exactions du mois. À la fin du mois, une séance familiale est organisée devant le tableau afin de distribuer les félicitations et les punitions et ainsi obtenir sans faille la docilité et la soumission. Le déni de la liberté pulsionnelle de l'enfant s'accompagne, pour son fils Paul, du port d'un casque porté une ou deux heures par jour pour raidir la tête, probable précurseur de la machine à comprimer la tête. Ce casque a pour but d'empêcher l'inclinaison de la tête vers l'avant ou sur le côté ; lorsqu'il n'est pas mis, il est remplacé par des ceintures de cuir attachées par des boucles autour de la tête et des épaules toute la journée. Ce délire d'objet en emprise fut repris dans diverses divagations du fils qui évoque un ressenti de compression de la tête comme dans un étau en tournant une sorte de vis, incluant notamment une sensation de fente profonde dans le crâne. Des attaches en fer ressemblant à des menottes peuvent être appliquées aux jambes de l'enfant pour éviter qu'il développe des jambes arquées. La nuit, pour s'assurer que l'enfant reste allongé, une lourde ceinture fixée au lit étreint la poitrine. Mitellmann (1958) a repris nombre des moyens de contraintes physiques inventées par le père pour montrer l'altération profonde de l'image corporelle de l'enfant liée à sa restriction motrice, tandis que M. Katan (1953/1979) a davantage insisté sur la confusion des corps entre père et fils, notamment au niveau des organes génitaux ; dans la représentation de Dieu par le fils, ces organes sont les siens comme ceux de Dieu. Pour le fils, le fantasme de clivage entre le corps et la tête prendra la forme d'une conviction : son corps est voué à la décomposition tandis que son cerveau continuera, lui, de vivre.

Dans son délire, Schreber (1903/1975, p. 91) écrit : « Les rayons [Dieu, père] semblaient ne pas comprendre qu'un être humain, puisqu'il existe réellement, doit être quelque part. » (italiques dans l'original). Il évoque ainsi être devenu une personne indésirable pour les rayons, quelle que puisse être son attitude posturale. On retrouve l'idée d'un désir infanticide à travers l'idée d'être indésirable ou encore celle d'un enfant mal accueilli chère à Ferenczi (1929/1982). Pourtant, le contenu le plus marquant est celui de la difficulté à localiser sa psyché dans son corps : comment se sentir exister en se sentant quelque part si corps et psyché sont sans cesse forcés de prendre une orientation non choisie ?

A contrario de ce que vécut Schreber, Winnicott (1962, p. 59) utilise le terme de personnalisation pour décrire la période où « le moi se fonde sur un moi corporel, mais ce n'est que lorsque tout va bien que le bébé en tant que personne commence d'être relié à son corps et aux fonctions de son corps, la peau en tant que membrane servant de limite ». Il considère encore la personnalisation comme une installation de la psyché dans le soma, ou encore un lieu où se mettre, un espace, interne comme externe, pour nourrir son sentiment d'unicité et d'existence, à partir d'une première ébauche du self.

Le travail de personnalisation résulte d'une tendance qui mène à l'intégration d'expériences affectives soutenues par des interprétations de sens, grâce à l'investissement émotionnel maternel. Habituellement, la manière dont sa mère en prend soin concourt à donner au bébé le sentiment qu'il est lui-même une personne. Ces soins, lorsqu'ils interviennent au moment de la dépendance absolue et de la préoccupation maternelle primaire, permettent au bébé d'investir et d'occuper son corps, ouvrant une pluralité d'identifications, notamment celle au père. La personnalité du sujet émerge à partir de l'intégration d'un fonctionnement corporel, avec des défenses contre toutes sortes d'angoisses. La perte du lien psycho-somatique par clivage est liée à un défaut de holding, laissant ressentir le monde comme irréel, ce dont la psychose de Schreber témoigne. La capacité d'être, articulée avec l'unité progressive du Self, s'oppose par conséquent à la clinique de l'effondrement, sur fond d'accès à la capacité de différenciation soi/non soi (Houssier, 2020).

Fantasme pédophile et désir infanticide

À ce forçage corporel constant s'ajoutent des périodes d'exercices physiques intenses qui, comme les contraintes, doivent être réalisées de façon agréable et plaisante pour l'enfant. Le refoulement du sadisme inconscient bat son plein, sur fond d'indifférenciation entre les projections pédophiles du père et le corps récepteur de l'enfant. Le « meurtre d'âme » (Schreber, 1975 p.22) commis sur l'enfant est en effet associé à un désir de possession de l'enfant dont la recommandation des lavements anaux ne représente qu'une partie immergée ; la façon de s'ériger comme le maître éducatif absolu relève d'un désir d'emprise inconsciemment sexualisé, pour mieux régner seul et en l'absence de tout tiers sur la volonté et le désir de l'enfant. De plus, nous avons repéré la représentation d'une vis ouvrant la tête sous la forme d'une fente ; nous reprenons ce fantasme pour souligner sa dimension incestueuse : par ses méthodes éducatives, le père ouvre la tête de son fils qui restitue son vécu sous la forme d'un viol commis dans un vagin situé sur la tête. L'impression délirante d'être la femme de son père se fait l'écho des fantasmes pédophiles du père.

Dans le propos du fils, relevons encore le fantasme d'un pénis tordu par un instrument nommé « sonde nerveuse » (Schreber, 1975, p 46) entremêlant le syndrome d'influence du père à une incidence corporelle sur son pénis. À l'opposé de la posture constamment droite que l'enfant doit avoir, ce fantasme de torsion évoque à la fois une pression confondant les idées du père avec une pression physique sur son sexe, la pénétration des idées étant vécue sur le mode d'un viol anal. Pendant son hospitalisation, sa tendance à l'encoprésie alternera avec des moments nocturnes au cours desquels il s'enduit de ses excréments, associant cela à des sensations agréables dans l'anus tout en refusant tout lavement. Il se sent également privé d'estomac, ne pouvant pas digérer. Cette modalité d'intromission s'oppose à toute transmission autre que traumatique dans la mesure où elle nie, comme dans tout lien incestuel (Houssier, 2013), les qualités subjectalisantes et auto-élaboratives de tout enfant.

Le déni de la place et de la fonction maternelles participe du fantasme pédophilique paternel. Absente des mémoires de Schreber, les informations sur sa mère restent lacunaires, poussant à l'inférence. Comme le suggère White (1961), le symbolisme du délire du fils Schreber représente une porte d'entrée pour comprendre le lien fantasmatique entre mère et fils. Par ailleurs, certains indices corroborent l'absence maternelle de son paysage éducatif ; ainsi la nourrice qui contrevint aux règles éducatives du père fut-elle renvoyée sur le champ, soumettant les nourrices à venir à une obéissance

absolue au regard de cet incident. L'image de la mère est peu représentée, si ce n'est à passer par certaines idées délirantes confondant les objets maternel et paternel. Le délire de Schreber porte notamment sur son fantasme d'union, en tant que femme, avec son père associé dans sa fantasmagorie délirante à Dieu, achevant ainsi d'éliminer la mère du tableau familial régi par des relations univoques à deux. Ses activités dites féminines à l'asile, comme coller, coudre, et décorer sa chambre avec des rubans colorés, comme ses fantasmes de transformation en femme laissent envisager la trace d'une identification maternelle primaire, conjointement au souhait de devenir la femme de son père ; cette trace existe en germe potentiel dans le prénom du fils, Paul, tandis que la mère porte le prénom de Pauline. La détestation de la douceur décadente par le père suggère une haine du féminin maternel et ses capacités de contenance tranquille ; le fils, hospitalisé, s'opposera un jour à la présence d'une infirmière auprès de lui, considérant avec force qu'elle fait obstacle à l'omnipotence de, cette fois, Dieu La mère. Là encore, cette rivalité primaire n'est pas tant une esquisse de tiercéité que la trace d'un rejet de tout tiers créant un lien d'autant plus vif entre père et fils. Sur un autre plan, la mère ne fit aucune démarche pour savoir ce qu'il advenait de son fils Paul une fois interné, même si elle l'accueillit à la suite d'un de ses internements en 1902.

Après avoir liquidé les fonctions maternelles, l'idée d'éradiquer et la mère et les parties grossières de l'enfant, d'en éliminer les parties soi-disant ignobles, résulte d'un rejet du sexuel infantile salissant la pureté supposée de l'enfant. Cette position signe la lutte contre les désirs pédophiles retournés en une vision sexuelle répugnante chez l'enfant ; elle signale également la prégnance d'un fantasme de pureté de l'enfant, idéalisé une fois défait de ses tendances jugées avilissantes. Outre les désirs pédophiles en emprise, il est probable que le désir de soumettre l'enfant s'articule avec les tendances meurtrières du père ; le sadisme torturant de la méthode du père semble relever du dernier rempart contre le désir de meurtre d'enfant, le sexuel infantile diabolisé représentant un persécuteur dans le délire organisé par le père. Ce délire se développe à bas bruit, contenu par les rationalisations pseudo-scientifiques, morales et religieuses. Les idées de mort imminente et les tentatives de suicide du fils résonnent ainsi avec les éléments dits héréditaires dans le dossier psychiatrique de Schreber ; on y découvre que le père souffre d'idées obsessionnelles avec des tendances homicides, ce qui n'est pas sans rappeler le caractère cruel et manipulateur de ses pratiques éducatives. Le fils, dans son délire, y « répond » en étant terrifié, à l'hôpital psychiatrique, par l'idée qu'il allait être torturé à mort. Son dialogue avec Dieu, mais également avec des démons et des vampires, contribue à son sentiment de persécution. Il est alors considéré par son psychiatre, le Dr Flechsig, comme dangereux pour lui-même et pour les autres. Dans sa symptomatologie riche et labile, Schreber évoque un bourdonnement continu comme s'il était manipulé par un fil ; comment ne pas penser à la manipulation mentale faisant de lui une marionnette désubjectivée, contrainte à la fuite dans la maladie pour tenter de se sentir vivant, non dévitalisé et robotisé par l'emprise paternelle ?

Adolescence et impasse du féminin

Un point particulièrement absent du récit de cas du père comme du fils Schreber concerne l'adolescence, éternelle oubliée de l'analyse des cas de Freud, y compris dans les deux cas paradigmatiques d'adolescentes reçues par Freud (1905, 1920), Dora et la jeune homosexuelle. Il existe pourtant en creux des éléments de la « théorie » du père de Schreber soulignant les dangers fantasmés de l'adolescence, avec en ligne de mire la nocivité supposée de la masturbation.

Le fléau masturbatoire

Le père de Schreber a pour obsession de punir l'enfant pour sa « maladie », soit sa pulsionnalité à ciel ouvert, mais également pour les manifestations de son inconscient telles que les oublis. Il vise à casser toute opposition de l'enfant par la contrainte, tant idéologique que corporelle, situant dans le corps l'objet de sa haine et de son désir d'emprise. Pourtant, lorsqu'il préconise l'arrêt de son « traitement » après la cinquième ou sixième année, est-ce par conviction d'avoir vaincu voire brisé la liberté de l'enfant ou est-ce une intuition de l'avènement du processus latenciel ? Explorons plus avant le fil de la croissance psychique de l'enfant. Grâce à sa méthode, les parents n'auront ainsi pas à craindre que l'enfant se masturbe plus tard ; cette idéologie sert également un projet, séduire les parents afin qu'ils confient en confiance leur enfant aux bons soins du Dr Schreber. Cette antique issue des tréfonds de l'humanité, dont l'œuvre de Freud est porteuse sous un autre angle, est justifiée chez le père de Schreber par l'idée que la surveillance étroite des activités corporelles des enfants permettra de les prémunir contre la masturbation, soulageant les parents de cette préoccupation. Ainsi l'éducation idéale est-elle imaginée sur fond de déni de l'adolescence et ses nécessaires pratiques auto-érotiques. Là où Freud associait la masturbation post-pubère à une fuite de la réalité par l'usage excessif du fantasme, provoquant la chute dans la symptomatologie névrotique, notamment neurasthénique, Dr Schreber organise dans son délire une véritable croisade contre la masturbation associée à une insupportable décadence de la jeunesse ; celle-ci s'en trouverait « ramollie », physiquement comme mentalement. Il montre à cette occasion sa détestation de la douceur de la vie et de la dégénérescence licencieuse de la jeunesse, vécue comme une menace pour l'équilibre du monde. Ces propos seront l'objet d'une fixation singulière car répétés voire ânonnés auprès des parents, des éducateurs ou encore des autorités scolaires et gouvernementales. C'est bien la masturbation de l'adolescent que cible son discours aux tonalités pré-délirantes, quoique plutôt syntones dans le paysage éducatif et religieux de la fin du dix-neuvième siècle. Cette pratique sexuelle qui nécessite, selon le Dr Schreber, une vigilance incessante en accord avec son obsession à ce sujet, pourrait être comprise comme une tentative d'échapper à l'emprise parentale ; elle est par conséquent honnie et décrite comme rendant les jeunes malheureux, stupides, déprimés, disposés à la maladie, que ce soit au niveau du bas-ventre ou du système nerveux, provoquant rapidement l'impuissance et la stérilité.

Quels sont les échos de ce discours sur le fils ? Le titre de ses mémoires (Schreber, 1903) suggère un lien direct dans le sens où le terme allemand, « Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken » fait référence à l'affection du système nerveux (Nervenkrankheiten) décrite par le père. Bien avant que le délire du fils ne prenne un tour mystique, il se vit comme malade et impuissant à cause de la masturbation. Dans le rapport médical accompagnant ses mémoires, Schreber écrit se sentir mort et pourri, atteint de peste ; or le terme de peste était utilisé par son père pour évoquer le fléau de la masturbation. Ajoutons que lorsque le fils décompense, à cinquante et un ans, au même âge où son père connaît une forme de décompensation mélancolique ou psychotique, une de ses premières plaintes concerne une sensation de ramollissement du cerveau, en tout accord avec le fantasme paternel. Ce syndrome de ramollissement renvoie de façon peu refoulée à la dimension anti-érectile prônée par le père pour lutter contre les conséquences fantasmées de la masturbation. Il y a davantage encore : ses premières

plaintes associent le ramollissement à des plaintes concernant sa tête et à la crainte d'une mort imminente, soulignant la dimension morbide attachée à la vie sexuelle.

Un désinvestissement impossible

En son envers latent, l'envie envers la jeunesse découverte par Freud (1900/2003) est renforcée chez Dr Schreber dont on ressent la colère idéologique à ce sujet ; l'ensemble de son discours totalitaire, même mâtiné de conseils prisés à son époque comme l'exercice physique, pourrait être lu comme une forme d'envie envers ceux qui pourraient, sans doute contrairement à lui, développer une intimité avec leur vie psychique comme avec leur corps et ainsi découvrir un pan essentiel de leur subjectivité. Le projet éducatif est ainsi pensé comme un antidote contre le processus de subjectivation de l'enfant et de l'adolescent ainsi à jamais infantilisé comme Schreber le fut. Notons ici le paradoxe : devenant « Président », le fils exauce le fantasme mégalomane du père, tout en butant sur un des enjeux centraux du processus adolescent, tuer symboliquement son père. Devenir un jeune homme au moment de l'adolescence, c'est recevoir une forme de masculinité du père dans la transmission père-fils, tout en constituant inconsciemment cette masculinité de façon différenciée. Entravé, le travail du féminin propre au processus adolescent ne peut conduire qu'à la soumission en faux-self et non à une qualité de réceptivité incluant une passivité non imposée.

À l'adolescence, seul un discours meurtrier-critique au service d'un mouvement de désidéologisation ouvre la voie à un meurtre symbolique par désinvestissement ; cette opération s'avère impossible comme le suggère le fils dans son délire qui fait de son père une figure divine et toute-puissante. Toute opposition au père étant tuée dans l'œuf, détruite avant même de pouvoir véritablement advenir, l'adolescence du fils ne pouvait qu'impliquer une féminisation des tendances phalliques agressives entravant toute opposition au père. Notons que le désinvestissement a souvent été associé au travail souterrain de la pulsion de mort (Aulagnier, 1975), alors qu'il est à l'adolescence au service des pulsions de vie. Lorsque Freud repère la relation œdipienne inversée entre père et fils, il n'a pas encore en tête ce que Peter Blos (1985) théorisa plus tard, à savoir le caractère décisif d'en repasser par cet Œdipe négatif en vue de l'élaborer ; la fixation du père de Schreber sur son fils relève également de la faim d'objet repérée par Blos dans le lien père-fils lorsque le premier utilise son fils pour ses besoins affectifs. Ainsi trois générations dans la filiation père-fils sont impliquées dans le sort de l'adolescent, suggérant une forme de maternalisation du fils par le père. Il nous semble probable que le père de Schreber a reçu en héritage psycho-affectif une relation carencielle à son propre père. Le fils ne put jamais « entrer » en rivalité avec son père dont la tyrannie soulignait une injonction, l'obligation de rester à jamais l'enfant soumis de son père. Autrement dit, l'emprise dont fit montre le père a pour visée inconsciente – et sans doute parfois consciente – de maintenir un lien archaïque de domination et d'indifférenciation ; la satisfaction libidinale du père est fondée sur un mouvement massif de désobjectivation dont on sait le caractère pathogène au cœur du processus adolescent. Quand bien même la maladie mentale du fils a éclaté plus tardivement, le ver était dans le fruit, formulation soulignant la dimension de pénétration passivante de la position du père. A contrario du travail du féminin à l'adolescence, impliquant une forme de passivité réceptrice ouvrant sur la mise au travail de représentations en attente d'élaboration, il est question ici d'une féminisation régressive forcée comme solution de survie.

La fuite dans l'identité féminine, soit une impasse du travail du féminin

Se vivre sans cesse castré/nié par son père à travers ce système de contraintes psychocorporelles implique une interprétation de la part du fils qui serait dicible en ces termes : « Mon père refuse que je sois un garçon, que j'utilise ma pulsionnalité masculine pour le devenir ; pour être aimé de mon père, il faut que je devienne une fille ». Cette proposition imaginaire n'est pas sans écho à une formulation délirante du fils : parlant des rayons divins paternels, il indique que « les rayons veulent constamment voir ce qui leur plaît » (Schreber, 1975, p.278) soit un être féminin. Dès lors, les caractéristiques sociales de l'époque jouent sans doute un rôle dans le positionnement psychique du fils. Ecrasé par la brutale répression du père, il reste une seule possibilité pour se sentir exister : se soumettre pour ne jamais avoir à s'opposer à lui. Nié dans sa masculinité, le fils ne peut élaborer un sentiment d'identité sexuelle, ce d'autant que se masturber en imaginant des scènes hétérosexuelles est frappé d'interdit. Il ne lui reste plus qu'à occuper une position pseudo-féminine passive pour pouvoir se sentir exister, y compris « dans » son corps. Ce d'autant que la libido homosexuelle est massivement mobilisée par les prescriptions paternelles, notamment par le truchement de lavements considérés comme la forme la plus subtile de laxatif. Dans son délire ultérieur, inférons l'hypothèse suivante : lorsqu'il dit au médecin en juillet 1896 qu'il a désormais des seins presque féminins ou encore que les nuits sont plus agréables, car il ressent toujours une volupté féminine, il se féminise pour séduire son père tout en lui échappant ; ce n'est pas en tant que garçon qu'il sera séduit par son père, l'homosexualité devant être également interdite et réprimée. En septembre de la même année, il énonce que Dieu est une putain, féminisant cette fois la figure déifiée de son père. Là où la mutation génitale post-pubère devrait concerner ses attributs masculins, il évoque une image d'adolescente qui sent ses seins pousser. A-t-il envié ses sœurs pour le répit éducatif relatif que leur laissait leur père ? Toujours est-il que la pseudo-virilité phallique du père tout-puissant semble cacher un travail adolescent du féminin en impasse ; ainsi le fils semble identifié, au moment de son adolescence, au féminin clivé du père et non à ses composantes masculines. Winnicott (1962/1971) relie l'ensemble du mouvement de personnalisation-différenciation en indiquant que l'élément masculin relève d'une dynamique renvoyant au principe psychique de différenciation mère-bébé que l'adolescence reprend pour une élaboration plus définitive. Dans son mixage avec l'élément masculin, l'élément féminin renvoie au sentiment d'existence fondé sur la capacité de développer une intériorité psychique contenant ainsi que, grâce aux mouvements projectif et introjectif, d'entrer en relation avec le monde. Cette base pour le sentiment d'être soi résonne de façon directe avec les enjeux du processus adolescent : s'appuyer sur son monde interne pour faire face aux mutations narcissico-identitaires sexuées de l'adolescence (Houssier, 2021). Pour autant, la « solution » identificatoire du fils relève de l'illusion ; les attaques psychiques comme physiques du père laissent imaginer au fils qu'il est une jeune fille effrayée par des agressions indécentes, laissant entrevoir à nouveau un fantasme de viol issu de violences éducatives intrusives et persécutantes.

Autoritarisme et emprise : un contre-modèle éducatif

Le lien entre Schreber et son père relève d'une dérive éducative. Au moment où, au début du vingtième siècle, l'enfance émergeait progressivement comme objet d'attention et d'investigation dans le champ des sciences humaines, les nouvelles pédagogies déconstruisirent radicalement le modèle prôné par le père du Président Schreber. Ce dernier, fondé sur le pouvoir d'influence facilité par l'asymétrie dans le lien éducatif, fut

un repoussoir pour ceux qui, après lui, ouvrirent la porte des formes d'éducation anti-autoritaires.

Les premiers psychanalystes à articuler la théorie psychanalytique au champ éducatif ont eux-mêmes gardé des souvenirs amers d'un mode d'apprentissage scolaire fondé sur la seule contrainte et le respect absolu du maître. Avant de devenir psychanalyste, Anna Freud reçut une formation à l'école Montessori de Vienne et exerça en tant qu'institutrice entre 1915 et 1920. Dès 1918, elle enseigne dans une école près de Budapest pendant plusieurs semaines avant de recevoir ses élèves de Vienne, dans le cadre d'une expérience inspirée par John Dewey, professeur de philosophie américain. Ce dernier est un pionnier de la nouvelle pédagogie, fondée sur l'anti-autoritarisme ; il nomme sa pratique « la pédagogie par les projets » en considérant que l'élève apprend mieux s'il est partie prenante de ce qui lui est enseigné. La motivation d'A. Freud pour créer une école en 1927 n'est sans doute pas sans lien avec quelques souvenirs scolaires. Les méthodes d'enseignement lui ont laissé un goût amer : l'apprentissage de l'hébreu est particulièrement ennuyeux et, se plaint-elle dans l'après-coup, « on ne nous apprenait jamais le sens des mots » (Young-Bruehl, 1988, p. 43). À tel point qu'elle ne put jamais traduire une phrase d'hébreu, contrairement à sa future profession : traduire les textes de son père en anglais puis, dans un autre registre, traduire le langage des gestes et des mots de l'enfant en une langue de sens. Dans une lettre adressée le 2 août 1919 à son père, elle évoque un ancien dégoût de l'école qui fait retour au moment de l'été (Freud S./Freud A., 2006).

La relation de proximité avec Dorothy Burlingham – dont A. Freud reçut ses quatre enfants en analyse – s'inscrit dans un contexte plus global de création d'une famille élargie dont les enfants de l'école d'Hietzing firent partie (Houssier, 2010). A. Freud ouvre pourtant une brèche dans les premiers temps idéalisés de cette expérience ; elle se montre critique sur l'orientation pédagogique insufflée par Peter Blos et Erik Erikson. Elle y fait allusion dans une lettre qu'elle envoie à Eva Rosenfeld :

« Nous divergeons (à propos de l'orientation pédagogique de l'école) sur un seul point. Je veux que l'on oblige les enfants à vouloir ce qu'ils doivent faire et toi, tu veux qu'on les oblige aussi à faire ce qu'ils n'ont pas envie de faire. Mais les enseignants ne le comprennent pas. Ils ne connaissent que contrainte et libération de la contrainte et ceci aboutit au chaos. » (Heller, 1993, p. 490-491)

La question de la contrainte des élèves s'articule avec la critique de D. Burlingham quant à l'impréparation des enfants aux contraintes du monde extérieur. Un ancien élève, Peter Heller, prend des cours particuliers après la fermeture de l'école pour pouvoir intégrer le lycée. Il se montre critique envers l'école publique, qui « est un mélange d'idiotie et de contrainte », faite « d'endurcissement et d'abrutissement » (Heller, 1983, p. 224). L'autoritarisme, les petites humiliations voire le comportement physiquement agressif des enseignants sont dénoncés : la pédagogie qui satisfaisait le principe de plaisir et encourage la sublimation est alors remplacée par l'apprentissage par la sanction. La haine concernant la politique crée un clivage entre les élèves, prenant la forme de vantardises ou de dénonciations. La soumission et la répétition des apprentissages sont ainsi présentées comme source de clivage entre les aspirations réelles de l'enfant et sa nécessaire adaptation au système mis en place par l'adulte.

Par opposition entre les deux styles pédagogiques apparaît sans doute la seule valence positive accordée à la pédagogie par la force et la contrainte, dans le sens d'une autorité assumée et imposée : on y puise, notamment au moment de l'adolescence, un modèle

contre lequel on peut s'ériger, se contre-identifier, forme d'opposition potentiellement féconde pour construire son propre système de valeurs et de représentations. Dans l'école publique, on y apprend contre sa volonté, on acquiert une certaine discipline qui est l'objet du débat entre A. Freud et E. Rosenfeld en 1929. L'idéal a donc ses limites et certaines nécessités font loi : un certain niveau de déplaisir ne peut être évité.

L'amour idéalisé des adultes, dont on trouve des traces dans les propos d'anciens élèves, constitue un miroir tendu des refoulements adultes : l'aspect fondamentalement ambivalent du lien parent-enfant est effacé au profit d'une illusion, celle d'un amour sans faille ni déception. La question posée est celle d'une attitude essentiellement maternelle, contenant et sans prise en compte des aspects agressifs inhérents à tout lien. L'agressivité est pourtant bien présente, comme en témoigne E. Erikson. Dans son premier article, il indique qu'il a eu l'occasion d'observer le comportement asocial « d'une dizaine de nos enfants âgés de douze à treize ans, en dehors du cadre de l'école » (Erikson, 1930/2003, p. 97). La colère de ces jeunes adolescents est reconnue dans un échange avec leur enseignant comme un phénomène universel et non une faute honteuse. Au fil de la discussion, l'agressivité que les adolescents ressentent en eux est associée à un besoin de punition ; une critique des élèves envers les enseignants apparaît : « Ils avouaient ouvertement que nous ne répondions pas assez à leur besoin d'être punis ». Un élève dit encore : « Nous sommes comme des ballons prêts à exploser et qui arrivent soudain dans le vide » (Id, p. 98). Est-ce le seul besoin inconscient de punition repéré par S. Freud ou est-ce la crainte que leurs fantasmes agressifs ne puissent trouver une contenance rassurante dans un contexte aussi souple ?

La pédagogie moderne selon S. Freud et sa fille Anna, si elle permet à l'enfant de trouver sa voie par la créativité, conviendrait moins à l'adolescent et à sa pulsionnalité réveillée par les désirs incestueux et parricides. Comme en réponse à cet échange avec ses élèves, une bagarre éclate « dès le lendemain » (Ibid.) entre deux adolescents, ce qu'Erikson comprend comme un mouvement plutôt positif. Il préconise pour conclure l'élaboration d'une pédagogie qui ne cliverait pas les domaines sexuels et agressifs mais au contraire les lierait, donnant place à « l'omniprésence des pulsions désordonnées » (Id, p. 99).

Conclusion

A contrario des pédagogies nouvelles qui se développent au début du vingtième siècle, notamment par le truchement de la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent, les méthodes éducatives du Dr Schreber montrent la violence desubjectivante des méthodes pédagogiques autoritaires. A. Aichhorn (Houssier et Marty, 2007) fut un des premiers pédagogues venus à la psychanalyse à faire le constat que ce type de méthode éducative ne sert qu'à soumettre l'enfant et lui imposer une idéologie éducative renforçant le symptôme – un acte transgressif – plutôt que de l'atténuer ou le faire disparaître, position que reprendra Winnicott.

Dans l'œuvre de Freud, l'éducation fut l'objet, comme d'autres concepts, de réélaborations successives. In fine, Freud (1927/1971) laisse plusieurs indications significatives sur sa représentation du processus éducatif. La pédagogie du juste milieu reste une des perspectives essentielles de son propos ; à la lueur des liens qu'il établit entre le surmoi et l'éducation, on peut conclure que ce juste milieu concerne la construction d'un surmoi tempéré, à partir d'un moi qui n'est confronté ni à la tyrannie morale et idéale de ses éducateurs ni à l'abandon qui le laisserait livré à ses pulsions et à un moi affaibli. Proposer un modèle identificatoire à l'enfant tout en renonçant à un désir

d'emprise sur sa psyché, telle serait la perspective de Freud quant à la position éducative de l'adulte, dont on perçoit l'envers dans l'idéologie du Dr Schreber.

Références bibliographiques

Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*. Paris : PUF.

Baumeyer, F. (1956). *The Schreber Case*. *International Journal of Psycho-Analysis*, 37, 61-74.

Blos, P. (1985). *Fils de son père*. *Adolescence*, 3, 1, 21-42.

Erikson, E. (2003). *L'avenir de l'éducation sexuelle et la psychanalyse*. Dans M. Cifali et J. Moll (dir.), *Pédagogie et psychanalyse* (p. 81-100). Paris : L'Harmattan. (Texte original paru en 1930).

Ferenczi, S. (1982). *L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort*. Dans *Psychanalyse IV* (p. 76-81). Paris : Payot. (Texte original paru en 1929).

Freud, S. (2003). *L'interprétation du rêve, OCF, IV*. Paris : PUF. (Texte original paru en 1900).

Freud, S. (1915). *Le président Schreber*, Paris, Puf. (Texte original paru en 1911)

Freud S. (1905), « *Fragment d'une analyse d'hystérie : Dora* », in *Cinq Psychanalyses*, 1970, Paris, PUF, trad. M. Bonaparte et R. Loewenstein.

Freud, S. (1971). *L'avenir d'une illusion*. Paris : PUF. (Texte original paru en 1927)

Freud S./Freud A. (2006). *Briefwechsel 1904-1938*. Frankfurt: S. Fischer.

Hartmann, H. & Kris, E. (1945) *The Genetic Approach in Psychoanalysis*
Psychoanal. Study Child, 1():11-30.

Heller, P. (1983). *Une analyse d'enfant avec Anna Freud*. Paris : PUF.

Heller, P. (1993). *Trois lettres d'Anna Freud à Eva Rosenfeld*. *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, 6, 483-494.

Houssier, F. (2010). *L'école d'Anna Freud. Créativité et controverses*. Paris : Campagne-Première.

Houssier, F. (2013). *Meurtres dans la famille*. Paris : Dunod.

Houssier, F. (2020). *L'étrange et l'étranger interne : le travail de personnalisation et différenciation à l'adolescence*. Dans A. Christaki et F. Houssier (dir.), *L'inquiétante étrangeté. De la clinique à la créativité* (p. 21-43). Paris : In Press.

Houssier, F. (dir.) (2021). *La cure psychanalytique de l'adolescent et ses dispositifs thérapeutiques*. Paris : In Press.

Houssier, F., Duchet, C., Robert, P., Chagnon J.-Y. et Marty, F. (2011). *A skin on fire: the link between thermal metaphors and early trauma in a case of pedophilia*. *Bulletin of the Menninger Clinic*, 75, 1, 46-63.

Houssier, F. et Marty, F. (dir.) (2007). *August Aichhorn : cliniques de la délinquance*. Nîmes : Champ Social Éditions.

Katan, M. (1979). *La phase prépsychotique de Schreber*. Dans L. E. Prado de Oliveira (dir.), *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques* (p. 91-107). Paris : PUF. (Texte original paru en 1953).

Lesourd, S. (2008). *Les enfants de Schreber : l'acte adolescent au temps de la vacuité de l'autre*. *Adolescence*, 26, 3, 613-626.

Mittelmann, B. 1958 *Psychodynamics of Motility* *Int. J. Psychoanal*, 39, 196-199.

Niederland, W.G. (1959a). *Schreber: Father and Son*. *Psychoanal. Q.*, 28, 151-169.

Niederland, W.G (1959b). *The "Miracled-Up" World of Schreber's Childhood. The Psychoanalytic Study of the Child*, 14, 383-413.

Politzer, L. M. (1862). *D. G. M. Schreber Jahrb. Kinderheilk.*

- Poupart, F. (2014). Une relecture du cas Daniel Paul Schreber. *Psychothérapies*, 34, 259-270.
- Prado de Oliveira (dir.), L. E. (1979). Le cas Schreber. Contributions psychanalytiques de langue anglaise. Paris : PUF.
- Rutschky, K. (1977). *Schwarze Pädagogik. Quellen zur Naturgeschichte der bürgerlichen Erziehung*. Frankfurt : Ullstein.
- Schreber, D. P. (1975). *Mémoires d'un névropathe*. Paris : Seuil. (Texte original paru en 1903). Edition Kindle.
- Winnicott, D.W. (1971). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard. (Texte original paru en 1962).
- White, R. B. (1961). The Mother-Conflict in Schreber's Psychosis. *International Journal of Psychoanalysis*, 42, 55-73
- Young-Bruhel, E. (1988). *Anna Freud*. Paris : Payot.

Florian Houssier
UTRPP, UR 4403
Université Sorbonne Paris Nord

Simruy Ikiz
Université Sorbonne Paris Nord

Résumé

Les auteurs, davantage qu'un retour au texte de Freud, reviennent sur trois axes principaux issus du matériel éducatif et relationnel entre le Dr Schreber et son fils : à la suite d'un rappel des principaux éléments cliniques, ils analysent la conflictualité entre le corps « réel » et le corps fantasmé de l'enfant ainsi que sur le fantasme d'emprise pédophile sous-tendu par le désir infanticide du père. Ils terminent cette exploration sur un des éléments les moins analysés du corpus de ce cas, l'adolescence en impasse de P. Schreber, associée à une entrave du travail psychique du féminin.

Mots clés : lien père-fils, pédagogie noire, pédophilie, masturbation, adolescence.

Abstract

The authors, more than a return to Freud's text, return to three main axes resulting from the educational and relational material between Dr Schreber and his son: following a reminder of the main clinical elements, they analyse the conflict between the "real" body and the fantasized body of the child as well as the fantasy of pedophile influence underpinned by the father's desire for infanticide. We end this exploration with one of the least analysed elements of the corpus of this case, the dead-end adolescence of P. Schreber, associated with a hindrance in the psychic work of the feminine.

Keywords: father-son link, black pedagogy, pedophilia, masturbation, adolescence.